

James E. MC GUIRE, Piyo M. RATTANSI, *Newton et la flûte de Pan*, trad. de l'anglais de « *Newton and the pipes of Pan* » par Alexandre Minski (Paris : Éd. Allia, 2015), 17 cm, 92 p.

On doit savoir gré aux éditions Allia d'offrir dans un petit livre à la typographie élégante la traduction française de ce célèbre article, initialement paru dans les *Notes and Records of the Royal Society of London* en 1966. L'article, avant même les travaux de Frances Yates sur les « Lumières rosicruciennes », ou ceux de Betty Jo Dobbs sur les intérêts alchimiques d'Isaac Newton, aura contribué à remodeler l'image de Newton, dont l'historiographie « positiviste » du début du XX^e siècle avait quelque peu figé les traits, faisant de lui la figure tutélaire d'une science moderne conquérante, entièrement vouée au progrès, détachée des hypothèses métaphysiques et des superstitions religieuses. Mc Guire et Rattansi commentent les scolies manuscrites au livre III des *Principia*, que Newton avait d'abord songé ajouter à la seconde édition de l'ouvrage avant de se raviser – scolies dans lesquels il suggère que le principe de la gravitation était déjà connu des Anciens. L'idée serait ainsi suggérée chez Lucrèce qui la tenait d'Épicure et Démocrite, eux-mêmes instruits par les « philosophes mystiques » : les pythagoriciens et disciples d'Orphée, qui en auraient donné une expression ésotérique dans la doctrine de l'harmonie des sphères. La lyre à sept cordes d'Apollon ou la flûte de Pan seraient en effet comme l'emblème du mouvement des planètes, la loi de ce mouvement s'exprimant dans celle de l'unisson musical qui requiert que des cordes de même épaisseur soient tendues en raison inverse du carré de leur longueur.

En s'appuyant sur la correspondance et les témoignages contemporains, les auteurs s'attachent à montrer que cette allégeance à la sagesse ancienne ne s'inscrit pas simplement dans le cadre d'une rhétorique de la légitimation ou de l'embellissement. Elle correspond à une croyance réelle de Newton, qui pensait être le redécouvreur d'un savoir originel perdu. Cette croyance est mise en contexte, rattachée au débat contemporain sur les Anciens et les Modernes, à l'hermétisme renaissant, au néoplatonisme de Ralph Cudworth et Henry More dont Newton était proche. On pourrait suggérer aussi qu'elle n'est pas sans lien avec l'esprit des recherches scripturaires de Newton, qui estimait que le texte biblique authentique avait été corrompu par le dogme trinitaire, et devait être restauré dans sa vérité originelle.

La traduction est agréable, mais non exempte de petites scories. Il faut signaler, page 83, un contresens dans la dernière phrase qui prête erronément à Newton la thèse de Cudworth selon laquelle le récit « égyptien » de la Création conduirait à l'athéisme.

Philippe HAMOU